



Gitanes : la fin de l'écran de fumée ?

Marc Bordigoni

► To cite this version:

Marc Bordigoni. Gitanes : la fin de l'écran de fumée ?. Dermenjian, Geneviève, Guilhaumou, Jacques et Lapied, Martine (dir). Femmes entre ombre et lumière. Recherches sur la visibilité sociale (XVIe-XXe siècles), Publisud, pp.189-201, 2000. halshs-00264001

HAL Id: halshs-00264001

<https://shs.hal.science/halshs-00264001>

Submitted on 8 Feb 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

FEMMES ENTRE OMBRE ET LUMIÈRE

Recherches sur la visibilité sociale
(XVI^e - XX^e siècles)

sous la co-direction de :
Geneviève DERMENJIAN
Jacques GUILHAUMOU
Martine LAPIED

PUBLISUD

GITANES : LA FIN DE L'ÉCRAN DE FUMÉE ?

Marc Bordigoni

Les débats actuels sur la parité homme/femme dans la représentation politique française opposent deux points de vue que l'on trouve résumés dans le numéro deux du *Monde des débats*. Françoise Gaspard insiste sur le fait que l'État assigne à chaque individu, à sa naissance, outre un nom, un prénom, un sexe. Antoine Prost considère qu'il est question de citoyenneté et que scinder le peuple en deux catégories (homme/femme) reviendrait à entamer une partition de type communautariste. La question des Tsiganes ou des Gitans¹ vient perturber encore le débat. Voilà effectivement une, ou plutôt, des communautés connues et reconnues, sinon en droit, du moins de fait, qui sont composées de femmes et d'hommes dont on ne peut pas dire que l'on nie le sexe mais bien plutôt l'accès à la citoyenneté². La loi ne connaît que des hommes et des femmes, la plupart du temps de nationalité française, là où les citoyens français voient des « gitans ». Eux-mêmes, ces « gens-là » comme on entend souvent, et pas toujours de manière péjorative, se reconnaissant comme Rom, Manouche, Gitan, Yeniche ou Gens du Voyage. Distincts les uns des autres, dans leurs habitudes de vie, leur(s) langue(s), ils sont pourtant identifiés, repérés, visibles en quelque sorte. Mais tous le sont-ils pareillement, les hommes comme les femmes, et de tous temps ? Chacun a en mémoire soit un tableau du Caravage ou de De la Tour mettant en scène une « bohémienne », soit la « petite Gitane » de Cervantès ou l'Esméralda de Hugo. Notons qu'il s'agit de femmes gitanes dont les images ou les noms viennent à l'esprit. Les recherches ethnologiques récentes ont souligné toute l'importance des différences entre les divers groupes appelés tsiganes et présents en Europe³, et le danger qu'il y a à vouloir généraliser une réalité observée dans un groupe donné à un moment donné à

¹ J'emploie ici les termes de manière équivalente. *Gadjo* signifie, en romanes, le non-tsigane, *gadji* est le féminin singulier, *gadjé* le pluriel ; dans la suite du texte on rencontrera *paya*, la femme non gitane, et *payos*, les non-gitans.

² En particulier à travers la législation de 1969 concernant les personnes « sans domicile fixe », c'est à dire les nomades ou assimilés.

³ Cf. *Etudes tsiganes*, 1993/1, « Tsiganes d'Europe ».

l'ensemble de ces populations. Patrick Williams a proposé le terme d'« invisibilité » pour rendre compte du mode d'insertion des Rom kalderash dans le tissu urbain parisien. C'est à partir de ce premier travail que je reprendrais la question de la visibilité. En effet, il est possible de s'intéresser à la manière dont les Tsiganes ont été vus dans notre histoire, ou comment ils ont été « invisibles » pour certains ; comment, dès leur arrivée au XV^e siècle, ils ont été décrits mais aussi fantasmés, ou plutôt nous allons le voir, *elles*, les « Égyptiennes », les « Bohémiennes » l'ont été. Ce détour historique met en perspective la nouvelle visibilité des femmes gitanes, y compris leur apparition dans le champ de la représentation politique et le monde associatif, et permet d'esquisser des interrogations sur les transformations des rapports hommes/femmes mais aussi Tsiganes/Gadjé.

APPROCHE ETHNOLOGIQUE

Observant des Tsiganes de la banlieue parisienne, Patrick Williams intitule son article *Les couleurs de l'invisible*. Il constate que les Rom kalderash contrôlent en permanence leur image et s'attachent, dans l'univers du travail — la recherche de pièces à étamer principalement — à passer pour d'ordinaires artisans. Dans les moments de loisirs, dans des espaces publics, tels les cafés, les cinémas, ils se montrent en groupe, s'exposent, sont « gitans » et enfin, dans l'espace privé de leurs maisons, ils sont Rom.

Grâce aux possibilités qu'offre le milieu urbain, les Rom Kalderash de la banlieue de Paris réussissent à contrôler l'apparition de leur identité ethnique, ne la manifestant, pour ainsi dire que par intermittence. Pour qualifier ce mode d'insertion, j'ai proposé le terme d'« invisibilité ». Il s'agit d'une opportunité offerte à tous, que les Rom cultivent en tant que communauté⁴.

Par comparaison, il note qu'à New York par exemple, les femmes Rom, les Romni, pratiquent la bonne aventure et sont la principale source de revenus de leur groupe ; les hommes se chargeant des relations, discrètes, avec la police⁵. Dans la région PACA, parmi certaines familles Rom nomades, j'ai pu constater tout à la fois le souci d'invisibilité des hommes dans leurs relations commerciales et administratives, et au contraire l'extrême visibilité des femmes en longues robes à fleurs et parées de bijoux en or, « chinant » sur les parkings de supermarché pour proposer la lecture des lignes de la main. Il y aurait donc une hypothèse à construire sur les usages divers de la logique visibilité/invisibilité selon les sexes, mais aussi très certainement selon les groupes et selon les périodes historiques. Ainsi, sur les marchés de Provence, tout un chacun a pu noter la présence de « gitanes » vendeuses de paniers, d'aulx, de maïs ou de bonbons des Vosges (à Lisbonne elles vendent avec

⁴ Williams, 1987, p. 66.

⁵ Williams, 1985.

les mêmes gestes, les mêmes postures, des jeans qu'elles ont étalés sur leurs avant-bras), en général au carrefour des rues menant au marché, sans stand véritable, et avec une tolérance de la part du placier et des autres marchands⁶. Les gitans hommes sont, eux, extrêmement discrets, et qui ne les cherche ne les voit. Au contraire, sur les marchés de Hongrie, Michaël Stewart (1997) décrit toutes les astuces, y compris vestimentaires et verbales, que les Rom, maquignons ou négociateurs, déploient pour n'être pas oublié des acheteurs. Pour autant les femmes Rom partant chiner vers la grande ville, pour mendier ou récupérer toutes sortes de choses, ne le font pas avec ostentation, mais sont immédiatement visibles, repérées comme Tsiganes par les *Gadjé* sollicités.

Cette ethnologie rapide de groupes tsiganes particuliers souligne l'importance de la bonne compréhension de la logique, pour les acteurs eux-mêmes, des manières de se donner ou non à voir. De même qu'il est impossible de dissocier, dans les exemples présents, mais peut-être de manière plus générale, la visibilité/invisibilité des femmes de celles des hommes. Même si, comme on va le voir à propos des approches historiques, on doit constater des différences importantes qui tendent à construire des stéréotypes que l'on comprend isolément plutôt qu'en rapport de structure.

APPROCHE HISTORIQUE

La notation de la présence des Tsiganes, appelés Égyptiens, puis Bohémiens, est attestée en Europe depuis le XV^e siècle⁷. La tsiganologie débute par des recherches linguistiques, et ce n'est qu'au cours de la seconde moitié du XX^e siècle qu'un travail sur les archives françaises permet de retracer les parcours de ces groupes en France. La visibilité des Tsiganes dans les archives ne paraissait pas évidente, mais probablement comme celles de tous les marginaux avant qu'on ne s'y intéresse particulièrement.

François de Vaux de Foletier, archiviste de profession fut, en France, le premier grand collecteur des traces dispersées des Tsiganes dans les archives départementales et municipales. Il leur consacra un ouvrage en 1961, *Les Tziganes dans l'ancienne France*, démontrant que ce peuple réputé sans archives, y est en fait beaucoup plus présent qu'il ne le prévoyait. Au cours des années 1970, les historiens qui s'intéressent aux marginaux croisent des Égyptiens, des Bohémiens⁸. Une de leurs particularités, peu soulignée me semble-t-il, est de se distinguer des autres errants mendiants, par le fait que les femmes et les enfants sont toujours visibles comme l'atteste la première description que l'on a de l'arrivée d'un groupe d'Égyptiens à Paris. Il souligne, dans *Le journal d'un bourgeois de Paris*, que « si l'homme seul est

⁶ Cf. Pradelle, 1996.

⁷ Cf. Asséo, 1994.

⁸ Par exemple Geremek, 1976.

généralement, au Moyen âge, l'objet du soupçon et de la méfiance, c'est justement parce qu'il se met en dehors de cette cellule de base de la société qu'est la famille⁹. » Les marginaux sont des « éléments toujours mouvants [...] qui doivent leur instabilité au fait de n'être pas insérés dans une famille¹⁰ ». Peut-on émettre déjà une hypothèse selon laquelle les groupes tsiganes traversant l'Europe du XV^e ont tout intérêt à se distinguer des autres « inutiles aux mondes », que la *visibilité* des femmes (et des enfants) participe fortement à cette différenciation sociale des bandes tels les coquillarts ou autres soldats en maraude.

Vaux de Foletier transcrit la description de la « venue d'étrangers du pays d'Égypte » que l'on trouve dans les registres de l'échevinage d'Arras : « ... Les hommes sont noirs, avec de longs cheveux noirs et la barbe si fournie qu'on voit à peine le visage; les femmes ont des toiles enroulées sur la tête, comme des turbans, une chemise de toile fendue par-devant, de façon à découvrir largement la gorge, et, par-dessus, une sorte de couverture de drap grossier attachée sur l'épaule, et dans laquelle elles enveloppent leurs enfants. [...] Moyennant finances, les femmes regardaient les mains des gens, et puis disaient moult estranges choses¹¹ ». Ici comme dans les diverses autres descriptions que l'on retrouve dans les archives, les femmes sont au moins aussi présentes que les hommes, à l'exception du chef, qui est souvent plus amplement décrit et régulièrement nommé. La seule activité économique des hommes parfois relevée est le maquignonage ; en revanche les femmes sont toujours présentées comme faisant les lignes de la main, mendiant ou soulageant de sa bourse un badaud.

Les textes d'archives municipales décrivant l'arrivée des groupes d'Égyptiens reflètent certainement ce que les témoins ont effectivement vu. Mais un texte édité en 1596 va servir de constante référence à la description des Bohémiens chez nombre d'auteurs, encore au XX^e siècle. Il s'agit de *La Vie généreuse des Mercelots, Gueux, et des Bohémiens, contenant leur façon de vivre, subtilités et jargon, mis en lumière par M. Péchon de Ruby*... Roger Chartier insiste sur le fait que ce texte « n'est sûrement pas une autobiographie véridique, et que la soi-disant description des Bohémiens reprend, en fait, les arguments qui justifient les décisions royales imposant leur expulsion, que ce soit l'édit de 1539 ou l'ordonnance de 1561¹² ». Un an après la publication de Péchon de Ruby, le premier glossaire comprenant des mots tsiganes paraît à Leyde en 1597.

⁹ Geremek, 1976, p. 285.

¹⁰ *Id.* p. 312.

¹¹ VFF, 1961, p. 19-20.

¹² Chartier, 1982, p. 29.

l'est
iété
ants
fa-
pes
tres
rti-
arts

du
as :
ur-
la
n à
rap
en-
, et
res
ins
lus
les
ont
la-

es
u.
on
la
on
er
a-
en
l-
la
is

D'UN RÉCIT A LA CONSTRUCTION D'UN STÉRÉOTYPE

Sauval, l'auteur de *Histoire et recherches des antiquités de la ville de Paris*, reprenant tout à la fois le *Journal d'un Bourgeois de Paris* et le texte de Péchon de Ruby, sera à la base des informations de Victor Hugo, entre autres écrivains. Mais tout autant que les textes, les stéréotypes vont être portés par les images, et si les femmes sont présentes dans les descriptions textuelles, on pourrait dire qu'elles s'imposent dans l'iconographie.

Dès la fin du XV^e siècle, des images représentant des groupes de Tsiganes apparaissent dans des tapisseries (de l'atelier de Tournai), des gravures et des peintures. Comme dans les gravures de Callot, le véritable sujet sont des bandes de Bohémiens, parfois armés, que l'on voit soit au campement soit en marche. Les premières tapisseries de la fin du XV^e montrent « des Bohémiens parmi les gens du pays, face aux seigneurs ou aux bourgeois bien mis, curieux de visiter leur camp et désireux d'écouter leur musique, d'assister à leurs danses ou de se faire dire la bonne aventure¹³ ». On voit les hommes revenir de la chasse ou s'occupant des chevaux, « s'ils n'avaient pas la figure sombre, les longs cheveux noirs, souvent la barbe fournie, parfois des turbans blancs, des caftans ou des manteaux rayés et galonnés, on ne les distinguerait pas des populations au milieu desquelles ils évoluent¹⁴ ». Si le costume des hommes évolue suivant l'époque, à l'inverse celui des femmes ne bouge pas et au contraire permet d'identifier avec certitude les groupes de bohémiens dans divers tableaux. Mais il n'y a pas que le vêtement, fortement identifiable donc, qui étonne et est mis en valeur dans les premières tapisseries ; toutes les postures, tous les gestes notés par Chen singularisent les femmes bohémiennes.

Dans une première tapisserie, *L'arrivée des Bohémiens* (réalisée en 1490, Currier Gallery of Art de Manchester), il distingue : une vieille Bohémienne disant la bonne aventure ; une petite Bohémienne vêtue d'une couverture rayée dérobo la bourse d'une autre accompagnée d'un seigneur ; une mère Bohémienne tenant un enfant tout nu sur ses genoux ; des femmes, à cheval ou à pied, avec des enfants nus dans un pan de leur manteau ou dans des paniers ou bien à califourchon sur le garrot de la monture ». Sur une seconde tapisserie, *Les Bohémiens* (début du XVI^e siècle, localisation actuelle inconnue), il cite : deux jeunes Bohémiennes complices dont l'une dit l'avenir à un jeune élégant tandis que l'autre, en lui tenant le menton, lui vole sa bourse ; un Bohémien qui caresse le corsage ouvert d'une Égyptienne.

Dans d'autres tapisseries encore on voit des femmes allaitant seins nus, une femme vendant un enfant, une femme passant en jugement une poule à la main, une femme lavant un bébé dont on pense qu'elle vient d'accoucher, une jeune fille dansant, « une longue robe rouge, ouverte par devant de haut

¹³ Chen, 1994, p. 173.

¹⁴ *Id.* p. 182.

en bas et maintenue à la taille par une ceinture garnie de grelots couvre son corps nu », etc¹⁵

Le moins que l'on puisse dire c'est que la « gitane » fait une entrée pour le moins remarquée dans l'iconographie occidentale, et que dès les premiers instants sont fixées des représentations dont on n'a pas trop de mal à percevoir la permanence historique. Dès cette époque, elles vont tout à la fois nu-pieds et porteuses de bijoux, elles se drapent dans des tissus rayés, ont une coiffe distinctive ; elles encourront parfois la condamnation d'abandonner leur habit, sort commun avec les prostituées ayant trop réussi¹⁶ En 1673, Rouillé intendait de justice en Provence enjoindre « à toutes les Bohémiennes qui se trouveront sur l'étendue de cette province de quitter dès à présent leurs habits accoutumés, et de s'habiller comme les autres femmes sans affecter aucune distinction à peine d'être fustigée pour la première fois¹⁷ ». De ces images ressortent quelques caractéristiques fortes des femmes tziganes représentées :

- ce sont elles qui sont au contact avec les *Gadjé*, faisant les lignes de la main, les détroussant ou recevant l'aumône ; les hommes sont apparemment plutôt au contact des animaux, chevaux ou gibiers.

- elles ne sont pas des femmes « ordinaires », des *gadji* ; elles sont nettement jeunes ou vraiment vieilles, ou peuvent être, tout à la fois, très vêtues et très dévêtues, affichant et désir/sensualité et maternité, allaitement voire enfantement. On aurait envie de dire, évidemment, et la maman et la putain, à moins de concilier maternité et virginité, en servant de modèle pour la Vierge à l'enfant comme au siècle suivant.

Les Bohémiens, primitivement appelés Égyptiens, vont être systématiquement utilisés par les peintres pour la *lisibilité* de leurs toiles mettant en scène des épisodes de la Bible, en particulier de ceux qui se déroulent en Égypte. Chen montre comment, dès cette période, la « Bohémienne » devient le modèle de représentations mariales nombreuses, avant que ne s'impose le thème le plus traité de « la diseuse de bonne aventure ». Dans l'iconographie mettant en scène des Bohémiens, sauf quelques exceptions, le thème de la bande nomade laisse place à des portraits de femmes ou à des femmes bohémiennes mises en scène dans leur rapport avec des non-tziganes.

La femme à l'enfant

Présente dès les tapisseries de la fin du XV^e, la femme portant un enfant, ou l'allaitant, va devenir un thème très important dans la peinture européenne à mesure que se développe la dévotion mariale. On a vu que peindre des « Égyptiens » permettait de facilement situer les scènes bibliques, mais il y aurait sûrement d'autres pistes à explorer quant aux significations asso-

¹⁵ Chen, 1994, pp. 173-186.

¹⁶ Geremek, 1976.

¹⁷ VFF, 1961, p. 70.

ciées à ce choix en ce qui concerne la Vierge. Il en est une, que je suggère avec prudence, qui associerait l'évidence (ou la visibilité) et l'intouchabilité. On comprend qu'il y a là sous-jacente, une réflexion anthropologique à mener sur les rapports des groupes sociaux aux diverses époques (état/classe/caste/bande, mais aussi homme/femme), et les places successives qu'ont pu occuper les groupes tsiganes dans les imaginaires et dans les représentations de la société.

La diseuse de bonne aventure

Egalement présente dès les premières représentations des bandes d'Égyptiens, la diseuse de bonne aventure devient un thème traité à part, dès le Caravage. Sa toile peinte vers 1594 donnera lieu à diverses interprétations allégoriques dès le XVII^e siècle. Souvent belle et jeune, mais parfois aussi âgée, quelques fois en groupe, ces Bohémiennes diseuses de bonne aventure sont aussi des femmes présentes dans des lieux d'hommes (tavernes, cabarets, maisons de jeux, terrains militaires...), ou traversant librement des espaces socialement réservés (châteaux, maisons bourgeoises...). En peinture, par Valentin, une *Diseuse* pénétrera dans la chambre du roi en 1701¹⁸ ! Souvent porteuse de perles, « emblème des femmes dont la vertu n'est pas infaillible », n'est-elle pas l'incarnation d'un fantasme de femme libre, osant traverser les espaces masculins et frontières d'état, sans toutefois y demeurer ?

La belle (et la vieille)

Jamais banale, la Gitane est ou bien belle, jeune et attirante ; ou bien vieille, ridée, marquée et repoussante. Cela permet de jouer sur de nombreux contrastes dans la construction picturale, de symboliser nombre de sentiments et se prêter à de multiples interprétations. Souvent à plusieurs dans un tableau, elles présentent ainsi, ensemble, les deux formes du destin du corps féminin dans le regard masculin.

Diablasses au teint sombre, femmes sauvages et félines, diseuses de bonne aventure et *vide-goussets*, amantes ensorcelantes et palpitantes, ou danseuses et musiciennes virtuoses, mais aussi mères semblables à des madones, ce sont surtout les Bohémiennes indomptables qui fascinent les artistes. [...] Jeunes ou vieilles, belles ou laides, elles incarnent tour à tour les déesses et les sorcières. [...] Ce sont des mères bohémiennes, incarnation de la maternité aux bras chargés d'enfants qui apparaissent le plus souvent. [...] La Gitane avec son nourrisson est devenue un modèle idéal pour la Vierge à l'Enfant. Femmes sensuelles aux charmes irrésistibles, mais aussi pécheresses de grand chemin, on aime aussi assimiler leur beauté à celle de la belle Marie-Madeleine¹⁹.

¹⁸ Chen, 1994, p. 302.

¹⁹ Chen, 1994 : 467-469.

L'objet de ces quelques réflexions n'était pas d'essayer d'envisager tous les éléments liés aux stéréotypes associés aux Bohémien(ne)s, mais d'inviter à réfléchir aux interprétations à construire autour de l'extrême visibilité qui marque certaines périodes historiques. Il est probable qu'il serait plus exact de parler des visibilités. Un travail en ce sens peut être envisager à propos des archives disponibles et du corpus iconographique mis en place par Chen.

VISIBILITÉ DES FEMMES ET POUVOIR DES HOMMES ?

Visibilité pour les gadje : les femmes toujours, les hommes parfois ?

L'expérience ordinaire de chacun, les archives, ou l'iconographie des XVI^e et XVII^e siècles, laisseraient conclure à une plus grande visibilité des femmes tsiganes que des hommes. Des contre-exemples sont aussi à portée de main. J'ai évoqué les marchés aux chevaux décrits par Michaël Stewart ; il faudrait aussi évoquer le travail de Caterina Pascalino sur les Gitans de Jerez de la Frontera, ou d'autres sources encore et ainsi rendre compte des diverses situations où les hommes se font voir en tant que « gitans », ainsi que l'a souligné P. Williams, quand il y a un bénéfice à faire valoir une ethnicité (musique, spectacle). Il ne pouvait être question ici de tout parcourir et d'envisager de cerner totalement la question, mais bien d'ouvrir des pistes.

Visibilité des femmes et visibilité du chef

Les recherches en archives indiquent que les troupes d'Égyptiens ne passaient pas inaperçues et peut-être construisaient leur rapport avec les populations rencontrées sur une très forte visibilité. Le chef de bande était bien évidemment l'interlocuteur des autorités et apparaît en tant que tel, mais le regard des observateurs anonymes et/ou professionnels étaient plus souvent arrêté par les femmes (et les enfants nus) que par les hommes. Le mythe récurrent du roi (voire de la reine des Gitans), s'il est sûrement inspiré par la littérature du XIX^e siècle qui, mêlant les sources et les périodes, a construit une représentation des Bohémiens sur le modèle d'une hypothétique Cour des Miracles, ravive de vieux modèles de lecture du monde des nomades, Gens du Voyage, Tsiganes ou Gitans. Pourtant les figures du Chef et des femmes ont probablement partie liée. Williams rapporte comment à New York, un homme passant pour un chef, ou tout au moins un *pater familias*, négocie avec la police locale la tolérance de l'existence des *ofisas* dans lesquels les Romni disent la bonne aventure. J'ai pu observer ce même type de situation sur l'aire d'un hypermarché des quartiers Est de Marseille. Un Rom que j'accompagnais, apercevant un officier de CRS près d'un véhicule de police, est allé, seul, s'entretenir avec cet homme, et il m'a dit s'être présenté comme le chef se portant garant que les Romni qui étaient sur le parking ne

ous
iter
qui
act
nos
en.

es
es
ie
;
e
s
i
-
t

voleraient personne, et pour preuve de son pouvoir a fait rappeler les enfants qui chînaient pour leur compte.

On aurait envie de formuler l'hypothèse que certains groupes tsiganes ont une stratégie de visibilité, ou d'invisibilité, mettant en avant un chef pour négocier avec les autorités, les femmes *visibles* en tant que « gitanes » pouvant aller au contact de Gadjé comme protégées par le surplus de visibilité, par l'extraordinaire même de leur situation. À propos d'autres groupes tsiganes, les Manouches, Williams évoque « la configuration antique de la chine (l'homme fabrique le panier, la femme épouse-sœur-fille va le vendre) ce sont elles qui prennent langue avec les Gadjé²⁰ ».

Et les hommes quel peut être leur rôle ? Si je puis me permettre le paradoxe, je dirais qu'alors l'homme est le continent noir de l'univers gitan perçu par les Gadjé. Cette idée m'est venue au cours d'une discussion avec un Rom lettré aux Saintes-Maries-de-la-Mer en 1998 : discutant des publications faites par divers ethnologues, il se montrait furieux de cela, non qu'il s'agisse de dévoilement de secrets, mais tout simplement de *dévoilement* ; il conclut ainsi : « ce n'est pas bien de dire des choses sur nous, il faut que les Gadjé aient un peu peur, c'est bon pour mon métier ». L'homme invisible est là, il est présent derrière la femme (elle a des enfants !), il serait l'inaccessible de l'univers que la femme met en présence.

Domination masculine

Caterina Pasqualino rappelle dans l'introduction du numéro thématique des *Études tsiganes* consacré aux femmes gitanes, que les sociétés tsiganes sont des sociétés machistes. La domination masculine n'est pas un vain mot²¹. Matéo Maximoff écrit :

Petite, elle obéit à son père,
Jeune fille, elle obéit à son père et à ses frères,
Epouse, elle obéit à son mari,
Et vicille, elle obéit à ses enfants²².

Quel que soit les groupes dont on parle il s'agit là d'une réalité première. Il n'est pas possible, ici, d'essayer d'analyser cette domination masculine, mais de noter le paradoxe apparent que constitue la position de la femme gitane au sein de son groupe et la visibilité qu'elle peut avoir pour la société environnante. À moins qu'il faille penser que cette visibilité participe, depuis long-

²⁰ Williams, 1997, pp. 88-89 ; et Lick, 1998.

²¹ Cf. *Études tsiganes*, 1997/10 : Milena Hubschmanova, « La femme dans la communauté traditionnelle des Rom slovak » ; Francesca Manna, « L'espace féminin parmi les Rom abruzzais » et « Être une vraie femme gitane ».

²² Cité dans « Être femme et être Gitane », *Études tsiganes*, 1991/3, p. 24.

temps, du mode de reproduction de la société gitane, qu'elle a partie liée avec la domination masculine. Alors, une fois encore, le « phénomène tsigane » est particulièrement stimulant pour la réflexion ne permettant pas de poser trop rapidement un signe d'égalité entre visibilité et égalité, par exemple.

LE TEMPS DES RUPTURES

La situation de nombreuses femmes gitanes au sein de leur groupe a connu des évolutions ces dernières années. Des phénomènes aussi différents que le RMI (Revenu minimal d'insertion), et son volet formation, quand il est mis en œuvre, ou l'envahissement de la drogue (héroïne) dans le quartier Saint Jean de Perpignan²³ ont eu des conséquences sur la vie des femmes et leur ont donné l'occasion d'une nouvelle visibilité. Ainsi par exemple, à Perpignan, à l'occasion d'un deuil dû à une overdose, il y eut une manifestation de rue de femmes gitanes, amorce d'un mouvement nouveau de revendications en particulier en terme de formation. « Elles deviennent actrices en premier lieu de la transformation, et non de la funeste conservation qui leur est sans cesse opposée. "L'école et le métier d'abord" disent-elles à ceux qui proposent "la guitare, le foot et l'Église" en guise d'actions sociales. Leur combat, évidemment, rencontre les oppositions, non seulement de la plupart des hommes gitans, mais encore de tous ceux, *payos*, qui profitent [du désarroi des Gitans]²⁴ ».

La question de l'alphabétisation est un serpent de mer des rapports entre société dominante et communautés tsiganes, et cela dans pratiquement tous les pays d'Europe. Les grands efforts, sous des formes diverses et variées, faits autour de la scolarisation n'ont donné que peu de résultats, voire très localisés et temporaires. Par contre une véritable alphabétisation s'amorce, auprès des femmes, mais qui rencontre une forte résistance de la part des hommes, selon certains témoignages. « Généralement les femmes restent à la maison et sont gardiennes des traditions. Mais l'on observe que de plus en plus elles se rapprochent de la société acceptant des activités qui tendent à les sortir de leurs communautés. Cette démarche est parfois structurée. Certaines luttent au sein d'associations, d'autre apprennent à écrire. Il est remarquable, à ce propos, que ce soient elles et rarement les hommes qui fassent cet effort²⁵ ».

La création d'associations de femmes gitanes signe leur visibilité nouvelle dans le monde de la représentation sociale. Leur émergence politique se traduit notamment par l'audition au Conseil de l'Europe, en septembre

²³ Tarrius, 1996.

²⁴ Alain Tarrius, Lamia Missaori, « Drogue, sida et autonomisation des femmes gitanes de Perpignan. Lorsqu'une crise en cache une autre. », *Études tsiganes*, 1997/10, p. 116.

²⁵ Caterina Pasqualino, « Introduction », *Études tsiganes*, 1997/10, p. 5.

1995, au cours de laquelle fut faite une déclaration dont j'extrais ce passage : « Les femmes Rom/tsiganes sont convaincues que l'analphabétisme dont elles sont victimes est l'une des causes les plus importantes de leur marginalisation économique et sociale. Elles estiment urgent d'entamer des programmes d'alphabétisation et de formation à grande échelle, non seulement pour accéder à l'emploi mais aussi pour qu'elles puissent être médiatrices entre la communauté majoritaire et les communautés Rom/tsiganes, ainsi qu'à l'intérieur des communautés Rom/tsiganes elles-mêmes²⁶ ».

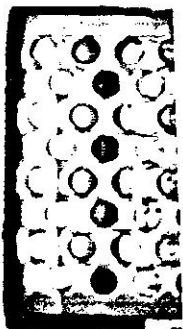
UNE DOUBLE VISIBILITÉ EST-ELLE POSSIBLE ?

En guise de conclusion toute provisoire, je prendrai une anecdote récente. A l'automne 1998, un hebdomadaire publie un reportage photographique consacré aux femmes gitanes de Perpignan. Parmi ces photos figure un cliché témoignant de la séance d'examen de la virginité d'une jeune mariée par des plus vieilles. Cette publication fait l'objet d'un procès sur plainte d'une responsable gitane d'association qui avait introduit la photographie dans sa famille. Cet incident a suscité de violents débats au sein de la communauté gitane de Perpignan, et entre femmes gitanes et femmes *paya* qui travaillent avec elles. Cette cérémonie ne doit être vue de personne d'autre que des femmes gitanes concernées, les hommes n'y ont jamais été admis, et ne voudraient pas l'être (car sont en jeu les rapports du pur et de l'impur). Qu'est-ce qui a été donné à voir qui provoque tant de problèmes ? Ou plutôt qui peut voir quoi ? Et qui donne à voir ? Williams soulève déjà cette question à propos de la question de la publication par l'ethnologue de ses observations et du contrôle que les Rom entendent en avoir.

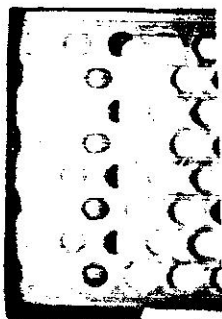
Dans les rapports entre Tsiganes et Gadjé la *visibilité* est bien un enjeu permanent. La visibilité forte de la Gitane pourrait être constitutive de l'ambivalence du rapport Tsigane/Gadjo. À partir de là il y aurait peut-être moyen de réélaborer la question du stéréotype de la Gitane, mais sûrement aussi celui du Roi ou de la Reine des Gitans.

La tension qui existe entre la visibilité traditionnelle de la femme gitane et l'émergence d'une nouvelle visibilité, selon un mode plus proche des femmes en général, est au cœur du maintien d'une identité sociale et culturelle. En écoutant certaines femmes gitanes porteuses de ces tensions on peut avoir le sentiment que l'affirmation du désir de maintien de la distance gitane/gadjo, soit le maintien de la production de la différence culturelle, de la perpétuation du rôle féminin au sein du groupe, condition supposée d'un maintien identitaire et en même temps de nouveaux modes d'existence publique, tient de la gageure. Une nouvelle visibilité des gitanes qui, à la différence de la visibilité traditionnelle, n'aurait plus pour objet premier de faire écran à la visibilité des hommes, les drapant en quelque sorte dans un écran

²⁶ *Études tsiganes*, 1997/10, p. 147.



de fumée, ne remplirait plus son rôle, pour les hommes gitans s'entend. Il est alors cohérent qu'il y ait de leur part de la résistance, car outre la logique de la domination masculine qui peut s'en trouver bouleversée, c'est leur rapport au monde des Gadjé qui serait à réinventer. Caterina Pasqualino perçoit cela, me semble-t-il, quand, à propos des femmes gitanes, elle écrit : « Quoiqu'il en soit leur meilleure connaissance de la société donne aux femmes une force réelle et symbolique. Il y a fort à parier qu'elles utiliseront cet avantage, non d'une manière égoïste, mais pour aider leurs communautés à mieux s'adapter au monde contemporain²⁷. »



²⁷ Caterina Pasqualino, « Introduction », *Études tsiganes*, 1997/10, p. 5.

Bibliographie

- ASSEO Henriette, 1994, *Les Tsiganes une destinée européenne*, Paris, Galimard.
- BORDIGONI Marc, À paraître, « Le trimard, le gitan et le paysan », *Le monde alpin et rhodanien*.
- CHARTIER Roger, 1982, *Figures de la gueuserie*, Paris, Montalba.
- CHEN Shu-Hwa, 1994, *Les Bohémiens dans l'art français au XVII^e siècle*, Thèse de doctorat, Paris I Panthéon-Sorbonne.
- DELEZOIDE Claudine, 1992, *Le langage de l'argot. De « La vie généreuse des mercelots, Gueux et Bohémiens » aux « Mystères de Paris » (1596-1842)*, Thèse de doctorat, Paris, Université de la Sorbonne Nouvelle.
- Études tsiganes, 1991/3, « Être femme et être Gitane ».
- 1993/1, « Tsiganes d'Europe ».
- 1997/10, « Femmes tsiganes ».
- GEREMEK Bronislaw, 1976, *Les marginaux parisiens aux XIV^e et XV^e siècles*, Paris, Flammarion.
- 1980 *Truands et misérables dans l'Europe moderne (1350-1600)*, Paris, Gallimard/Julliard.
- GUTWIRT J. et PETONNET C., 1987, *Chemins de la ville. Enquêtes ethnologiques*, Paris, Éditions du C.T.H.S.
- Lick, 1998 *Scènes de la vie manouche. Sur les routes de Provence avec les Sinti Piémontais*, Chateaufort-les-Martigues, Éditions Wallada.
- PASQUALINO Caterina, 1998, *Dire le chant. Les Gitans flamencos d'Andalousie*, Paris, CNRS/Éditions de la MSH.
- PRADELLE Michelle de la, 1996, *Les vendredis de Carpentras. Faire son marché en Provence ou ailleurs*, Paris, Fayard.
- REYNERS Alain, 1992, *La roue et la pierre. Contribution anthropo-historique à la connaissance de la production sociale et économique des Tsiganes*, Thèse de doctorat, Université de Paris V.
- STEWART Michaël, 1997, *The Time of the Gypsies*, Westview Press.
- TARRIUS Alain, 1996, *Fin de siècle incertaine à Perpignan*, Rapport à la Délégation interministérielle à la Ville, Service de la recherche, Université de Toulouse Le Mirail.
- VAUX DE FOLETIER François de (VFF), 1961, *Les Tsiganes dans l'Ancienne France*, Paris, Société d'édition géographique et touristique, « Connaissance du Monde ».
- WILLIAMS Patrick, 1985, « Paris-New York. L'organisation de deux communautés tsiganes », *L'Homme*, Paris, Navarin, n°95, septembre 1985. ; 1987, « Les couleurs de l'invisible : Tsiganes dans la banlieue parisienne », in Gutwirth et Pétonnet, 1987; 1993, *Nous on en parle pas. Les morts et les vivants chez les Manouches*, Paris, Éditions de la MSH.

LA FRANCE AU FIL DES SIÈCLES
Collection dirigée par Françoise HILDESHEIMER
et Geneviève DERMENJIAN

Le présent ouvrage est issu des travaux pluridisciplinaires du Groupe de Recherches Femmes-Méditerranée de la Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme d'Aix en Provence. Questionnant la visibilité des femmes, il s'insère dans une approche comparative hommes-femmes dans le temps et l'espace.

L'invisibilité des femmes provient de la difficulté de trouver leurs traces dans des documents qui négligent ou même occultent leur présence. Une revisite des sources s'est imposée, accompagnée d'un questionnement spécifique auquel chaque auteur répond de façon diversifiée. L'analyse des stratégies des acteurs conduit à découvrir pourquoi et comment les femmes sont rendues invisibles, comment elles peuvent utiliser cette invisibilité ou lutter contre elle, selon quels procédés et à quelles occasions, elles sortent de cette invisibilité. Les actions des femmes sont étudiées dans leur déroulement, leur temporalité propre et leurs interactions. On saisit pourquoi et comment se font les mutations qui dérèglent l'ordre établi à un moment donné et permettent aux femmes de devenir sujet de leur propre histoire.

- Geneviève Dermenjian, maître de conférences à l'IUFM d'Aix-Marseille, UMR Telemme
- Jacques Guilhaumou, directeur de recherches au CNRS et à l'Université de Provence, UMR Telemme
- Martine Lapied, maître de conférences à l'Université de Provence, UMR Telemme.

*
* *



Prix T.T.C. 158 F

Éditions Publisud
15, rue des Cinq-Diamants – 75013 Paris
Tél.: 01 45 80 78 50 – Fax : 01 45 89 94 15
e-mail : publisud@compuserve.com
ISBN : 2-86600-388-8 – ISSN : 0981-4825